

pluie, la pluie par le sacrifice : qui ne travaille à faire tourner cette roue, est indigne de vivre. »

Le néo-brahmanisme.

36. Le brahmanisme ancien n'était pas une religion populaire; il ne s'adressait qu'aux classes éclairées. Lorsque les brahmanes virent le succès que le bouddhisme obtenait auprès du peuple, par l'emploi des images de Bouddha, ils développèrent, à son usage, une mythologie luxuriante, telle qu'aucun peuple n'en posséda jamais. — A Brahma, ils adjoignirent les deux divinités les plus honorées de l'Inde : *Vishnou*, le dieu de la lumière, de la fécondité, de la joie, et *Çiva*, le dieu de la destruction et de la mort. Ainsi se forma la Trimourti. De *Kershna* (ou *Krishna*), héros célèbre du Mahâbhârata^a, ils firent une transformation de Vishnou. Chacun de ces dieux fut dédoublé et même divisé en trois, et reçut une compagne représentant sa puissance : *Sarasvati*, épouse de Brahma, déesse de la science et de l'éloquence; *Laxmi*, épouse de Vishnou, déesse de la beauté et de la fortune; *Kâli*, épouse de Çiva, déesse du meurtre et de la destruction. — Une foule innombrable d'autres dieux (330 millions) et même des animaux furent placés sur les autels, représentés par des formes bizarres, hideuses. On leur composa des légendes propres à exciter les passions les plus grossières, et on institua en leur honneur des fêtes souillées par des pratiques obscènes et cruelles. Puis, lorsque le culte de Krishna commença à se former, les Brahmanes lui firent une histoire qui pût lutter avantageusement contre celle de Bouddha; histoire qu'ils développèrent plus tard pour contre-balancer les effets de la prédication de l'Évangile^b.

37. Au commencement du dix-neuvième siècle, s'est fondé un déisme brahmanique sous le nom de *Brahma-Somaj*. Il s'est

^a Le *Mahâbhârata* est l'*Iliade* de l'Inde. Des deux cent mille vers de ce poème, quinze mille seulement en constituent le fond primitif. Le reste a été ajouté successivement, sous forme d'épisodes, par les brahmanes, qui ont ainsi groupé autour du fond primitif les principales légendes de la race aryaque-hindoue. (JAUGEY, *Dictionnaire apologétique*.)

^b Un magistrat de Pondichéry, Jacolliot, a renchéri encore sur les brahmanes; il a changé Kershna ou Krishna en Christna, et lui a fabriqué, avec des citations fausses et légendaires, une vie analogue à celle de Notre-Seigneur, dans le but de prouver que la Bible n'est qu'une copie des livres sacrés de l'Inde. S'il a trompé nombre d'ignorants, il s'est couvert de ridicule et de mépris auprès des savants orientalistes. (JAUGEY, *Dictionnaire apologétique*, pp. 340, 465-466, 469-470.)

divisé en plusieurs sectes, dont l'une des principales, intitulée *Nouvelle Dispensation*, a pour fondateur un brahmane nommé Chunder-Sin, qui se déclare prophète et envoie des proclamations à tous les peuples de l'univers.

« Les principes du Brahma-Somaj, dit l'abbé de Broglie, sont : le théisme, la doctrine de la vie future sans métempsycose, l'exclusion de l'idolâtrie, l'égalité de toutes les religions révélées de l'univers, et l'idée que ces révélations sont corrigées et jugées par une révélation individuelle et interne. — Le Brahma-Somaj se place, en face de toutes les religions, dans une situation analogue à celle du protestantisme libéral extrême en face des sectes chrétiennes. Mais on ne voit pas par quel moyen ce système pourra résister à la fois au rationalisme, au panthéisme et aux doctrines païennes toujours vivantes dans l'Inde. Dès à présent, les brahmanistes reviennent à des cérémonies de l'ancien culte brahmanique, et l'on voit se développer chez eux un culte de Dieu, sous le nom féminin de *Mère universelle*, qui semble un retour encore dissimulé vers l'adoration des déesses¹. »

Appréciation du brahmanisme.

38. Rien dans le brahmanisme, ni dans son origine, ni dans sa doctrine, ni dans son histoire, ne dénote une manifestation surnaturelle divine. Les Védas, que les brahmanes présentent comme des livres divins, éternels, absolument vrais, n'ont aucune marque d'authenticité, d'intégrité, de véracité. Ces livres et leurs commentaires, à part quelques beaux morceaux religieux, qui datent probablement de l'époque où les brahmanes furent en contact avec les musulmans et les chrétiens, n'ont rien qui se recommande à la saine raison. La partie spéculative roule du polythéisme naturaliste au panthéisme idéaliste, pour revenir à un polythéisme aussi complet que le polythéisme gréco-romain, sans l'idéal de beauté physique des dieux de l'Olympe, remplacés dans le brahmanisme par des magots et des monstres.

39. La partie morale de cette religion contient de sages préceptes sur la répression des passions, mais est nulle sur les devoirs de bienfaisance et de charité; l'égoïsme, l'orgueil, le mépris d'autrui, y dominent sous toutes les formes.

¹ Abbé DE BROGLIE, *Problèmes et Conclusions de l'histoire des religions*, p. 167.

40. La partie liturgique abonde en rites et pratiques dont la grossièreté, l'obscénité, la cruauté, dépassent tout ce qu'on peut imaginer.

41. Le brahmanisme ne peut se prévaloir du grand nombre de ses adhérents ; il n'a point franchi les limites de la péninsule hindoustane, et il s'éparpille en mille sectes, qui s'excommunient et se méprisent les unes les autres. Sous aucun rapport il ne possède cette unité qui est le caractère de la vérité.

42. Quant à la civilisation brahmanique¹, que les adversaires du christianisme déclarent égale et même supérieure à la civilisation chrétienne, il suffit pour la juger de parcourir le livre des lois de Manou, rédigé à l'époque la plus brillante de cette civilisation, et de jeter un coup d'œil sur l'Inde actuelle.

43. D'après les lois de Manou, les hommes sont partagés en quatre classes : le *brahmane* (l'homme du sacrifice), sorti de la bouche de Brahma ; le *kshatriya* (guerrier), sorti de son bras ; le *vaïçya* (marchand), de son ventre ; le *coudra* (artisan), de ses pieds.

44. Le *brahmane*, par son origine, par son droit d'ainesse, par ses fonctions, est de droit maître et seigneur de toute la création ; il s'identifie avec Brahma ; c'est à sa générosité que les autres êtres doivent de jouir de quelque bien que ce soit.

Le disciple du brahmane ne doit pas s'asseoir devant lui ; quand il en reçoit quelque instruction, il se tient courbé et les mains étendues, regardant fixement la bouche de son maître.

L'oblation faite à un brahmane délivre de la situation la plus difficile et de la plus grande faute.

Tout délit commis à l'égard d'un brahmane, bien que n'ayant aucun caractère religieux, doit être puni avec une rigueur exceptionnelle. Celui qui a volé une vache à un brahmane, doit avoir le pied coupé. Celui qui tue par mégarde un brahmane doit vivre pénitent dans un désert pendant douze ans, jeûnant rigoureusement et portant constamment le crâne du mort, ou un autre, s'il ne peut avoir celui-ci.

Par contre, les fautes d'un brahmane sont toujours dignes d'indulgence. Lorsque les autres hommes sont condamnés à la confiscation de leurs biens ou au dernier supplice, le brahmane

¹ Cf. JAUGEY, *Dictionnaire apologétique*, art. Civilisation brahmanique.

n'est puni que d'une légère amende. Un brahmane connaissant le *Rig-Véda* ne serait souillé d'aucun crime, si même il tuait les habitants des trois mondes.

45. Le code brahmanique contient des préceptes à l'adresse des rois : « Réduit à lui-même et à la dernière extrémité, que le roi n'irrite pas les brahmanes ; irrités, ils le feront périr à l'instant, lui, son armée et ses équipages. Qui pourrait prospérer, après avoir tourmenté ceux qui, dans leur courroux, peuvent produire d'autres mondes et enlever aux dieux leur divinité ? Quel homme, désireux de vivre, nuirait à ceux qui par leur appui font subsister les mondes et les dieux ? Le roi, lorsque sa fin approche, doit donner au brahmane tout le produit de ses amendes légales. Que le roi se lève dès l'aurore, et qu'après s'être levé, il s'empresse auprès des brahmanes, pour leur témoigner son respect, et qu'il se soumette entièrement à leurs prescriptions. »

Les brahmanes, il est vrai, n'ont pas toujours joui des privilèges qu'ils s'arrogent ; ils ont souvent rencontré dans les pouvoirs politiques une énergique résistance. Mais, nulle part, on ne trouve un orgueil sacerdotal et des prétentions de l'homme à une puissance divine poussés aussi loin. Les brahmanes se sont substitués aux dieux qu'ils étaient chargés d'invoquer¹.

46. Quelle est, dans la législation de Manou, la condition du *coudra*, l'homme de la quatrième classe ? Il est chose vile, et doit être partout et toujours traité comme tel. Il est par nature esclave à perpétuité. Il n'est pas permis de lui donner un conseil, de lui enseigner les lois et les cérémonies. S'il veut faire une remontrance à un brahmane, le roi doit lui faire verser de l'huile bouillante dans la bouche et dans les oreilles ; s'il crache vers un brahmane, le roi lui fera couper les lèvres ; il aura la langue coupée, s'il injurie des hommes appartenant aux premières classes.

47. La classe des *vaïçyas*, commerçants ou industriels, est considérée généralement comme digne de mépris. Le code de Manou condamne l'agriculture, exclut des cérémonies funèbres les médecins, les marchands de viande, les nourrisseurs de bœufs, les fabricants d'arcs, d'huile, etc., et les met sur le même pied que les usuriers, les incendiaires, les empoisonneurs, les ivrognes, les épileptiques, les fous, etc.

¹ Cf. l'abbé DE BROGLIE, *Problèmes et Conclusions de l'histoire des religions*, p. 148.

48. Quant aux *parias*, c'est-à-dire aux hommes qui n'appartiennent à aucune classe, étant sortis de la classe qui était la leur, les auteurs des lois de Manou n'ont pas de termes assez forts, assez durs, pour les désigner. Il est défendu d'avoir des rapports avec eux ; ils doivent vivre dans les cimetières, au milieu des rochers, des bois, porter des habits de mort, ne manger que dans des fragments de pots, jamais dans un vase entier, etc.

49. Pour achever de se rendre compte de la civilisation brahmanique par l'état actuel de l'Inde, il suffira de rappeler les efforts du gouvernement anglais pour faire cesser les sacrifices humains, l'immolation des victimes choisies prises à la guerre, le meurtre des enfants du sexe féminin, la cruelle pratique du suicide des veuves sur le bûcher de leur époux, l'usage d'enterrer vivants les lépreux, les immolations volontaires des fanatiques, qui se font écraser sous les roues du char du dieu Vishnou, et des pèlerins qui viennent à Bénarès se noyer dans les eaux du Gange.

Malgré la surveillance de la police, nombre de ces crimes religieux se commettent en secret. Empêchés de sacrifier leurs prisonniers à la déesse Kâli, certaines peuplades hindoues, les *Thugs*, par exemple, y suppléent au moyen de l'empoisonnement. Les premiers-nés promis par leurs mères à Çiva reçoivent l'ordre, quand ils ont atteint l'âge de puberté, de se précipiter du haut d'un rocher. Un grand nombre de fanatiques s'enterrent vivants ou vont chercher la mort dans le fleuve sacré. Si les veuves ne peuvent plus se sacrifier sur le bûcher de leur époux, la loi brahmanique rend leur sort des plus misérables ; le plus souvent très jeunes, âgées de dix, de douze ans, un nouveau mariage leur est interdit, et elles sont condamnées à finir leurs jours dans le deuil et les privations. Le mariage hâtif chez les Indiens, mariage voulu par les parents, dans le but de s'assurer la descendance qui doit leur procurer le bonheur céleste, a pour résultat l'étiollement de la population et la dégénérescence cérébrale qui affaiblit chez l'Indien la faculté du raisonnement.

50. Les brahmanes, pour maintenir leur domination, admettent tous les cultes, quelque monstrueux qu'ils soient, même celui des serpents, des poissons, des pierres et des arbres, et favorisent les superstitions les plus ridicules. A Bénarès, par exemple, on obtient la rémission de ses péchés en se plongeant dans un réservoir d'eau fétide, qu'on dit provenir de la transpiration du corps de Vishnou ; ou bien on fait rentrer son âme dans l'essence divine, en buvant l'eau d'un autre réservoir non moins célèbre.

51. Cet état social et religieux de l'Inde actuelle, et les extraits que nous avons cités de la loi de Manou, montrent en quelle estime il faut tenir la civilisation brahmanique.

5. Le bouddhisme.

Siddartha Bouddha.

52. Le bouddhisme fut fondé au cinquième ou au sixième siècle avant Jésus-Christ, par Siddartha, fils d'un roi de Kapilavastu, au nord-est de l'Inde^a. Comme il appartenait à la lignée royale des Çakia, et qu'il mena une vie solitaire, il fut appelé Çakia-Mouni (solitaire de la race des Çakia). Quant au nom de Bouddha, qui veut dire le savant, l'éveillé, le docteur universel, c'est un titre qu'il partage avec d'autres personnages vénérés par les bouddhistes.

53. Sa vie, racontée par des biographes postérieurs de plusieurs siècles à son existence, est pleine de légendes merveilleuses, souvent grotesques, mêlées de traits visiblement empruntés à l'Évangile : conception virginale, présentation au temple, prédiction d'un vieillard, venue de princes avec des présents, tentation, prodiges qui se produisent à sa mort, etc. Sur une foule de particularités, ses panégyristes ne sont point d'accord ; sa mort, entre autres, est racontée de différentes manières : suivant les uns, il mourut d'indigestion après un somptueux repas ; suivant d'autres, ayant rencontré une tigresse épuisée par la faim, il s'arracha lui-même la peau, lui fit lécher son sang, puis se laissa dévorer par elle.

L'œuvre de l'imagination écartée, l'histoire de Bouddha peut se résumer dans les faits suivants. A l'âge de vingt-quatre ans, il quitta son père, sa femme, son fils unique, et, renonçant à l'espoir de la couronne, embrassa l'état d'ascète chez les brahmanes. Il ne tarda pas à les quitter pour prêcher une doctrine nouvelle. Il enseignait dans l'idiome du peuple et s'adressait à tous sans tenir compte des castes. L'austérité de sa vie, le vif sentiment de compassion qu'il manifestait pour les misères de l'humanité, la conviction profonde qu'il témoignait de sa propre sagesse et de la vérité de sa doctrine, lui attirèrent de nombreux disciples.

^a L'époque de la vie de Bouddha n'est pas connue d'une manière certaine ; les savants varient, quant à la date de sa mort, de l'an 543 à l'an 370 avant Jésus-Christ.

54. Après la mort de Çakia-Mouni, le bouddhisme ne cessa de s'étendre dans l'Inde, favorisé par les petits princes et les chefs inférieurs, qui y trouvaient le moyen de restreindre la puissance des brahmanes. Mais, à partir du septième siècle de notre ère, il disparut presque entièrement de ce pays, et n'existe plus guère que dans les régions du Siam, du Cambodge et de l'Annam, à Ceylan et quelque peu au Keshong. Il pénétra en Chine, au premier siècle de notre ère; s'implanta au Japon, au sixième siècle, et, dans le siècle suivant, au Thibet, où il donna naissance au *lamaïsme*; puis en Mongolie et dans la Mandchourie. Aujourd'hui trois à quatre cents millions d'hommes sont désignés sous le nom de *bouddhistes*.

55. La religion bouddhique n'a pas d'unité. Sans compter qu'elle se partage comme le brahmanisme en mille sectes diverses, il faut y distinguer : la doctrine que les livres bouddhiques attribuent à Çakia-Mouni, c'est-à-dire le *bouddhisme philosophique*, et le culte auquel elle a donné naissance parmi la foule, c'est-à-dire le *bouddhisme populaire*.

Le bouddhisme philosophique.

56. Le bouddhisme philosophique peut se résumer dans les points suivants :

1^o Il n'y a pas de principe premier, producteur des êtres; il n'y a qu'une masse d'être éternel, dans laquelle la sensation produit le désir, et le désir la naissance. De la naissance viennent les maux. L'existence est essentiellement mauvaise, parce qu'elle est passagère et changeante.

2^o L'existence ne finit point à la mort. Une loi inexorable veut que les êtres renaissent indéfiniment, pour expier les fautes commises dans la vie précédente. Naître pour souffrir et mourir, renaître pour souffrir et mourir encore : tel est le triste sort que fait à l'être humain le désir de vivre.

3^o Détruire ce désir, et par suite la renaissance, est le but que doit se proposer le sage. S'il parvient à l'éteindre, il n'a pas à craindre la transmigration. A sa mort, il parvient au *nirvâna*, c'est-à-dire à l'extinction de la vie, soit que l'existence soit complètement anéantie, ou qu'elle consiste dans un repos béatifique, qui exclut tout amour, toute opération vitale, tout commerce avec les autres êtres.

4^o Le moyen de parvenir au *nirvâna* est de renoncer parfaite-

ment à soi-même, et de travailler par ses leçons et par ses exemples à inspirer aux autres la pratique de l'abnégation. Celui qui anéantit en lui tout désir, qui déracine complètement la concupiscence, qui dégage son âme de toute affection, devient *arhat*, c'est-à-dire homme parfait, homme libre, qui commande en souverain à la nature; il atteint déjà en cette vie au *nirvâna*, le nirvâna des passions, et, à la mort, il entre dans le nirvâna complet; il est dispensé de l'obligation de renaître, il devient *bouddha*.

5^o L'entrée immédiate dans le *nirvâna* est le privilège du *bhik-chou*, moine bouddhiste. Il ne s'engage pas à perpétuité, il peut rentrer dans le monde; il n'est point lié par des vœux, mais par devoir. *Arhat*, il doit persévérer dans le célibat, ne vivre que d'aumônes, qu'il recueille dans une sébile en gardant un complet silence, ne prendre de nourriture solide que le matin jusqu'à midi, confesser publiquement ses fautes deux fois par lune, pour en obtenir le pardon extérieur, se livrer à la méditation et à la prédication.

6^o A côté des religieux qui composent la partie principale de la communauté bouddhique, il y a les disciples fidèles, les auditeurs appelés *uposakas*. Ils ont pour obligation d'observer les préceptes naturels, et pour fonction principale de donner l'aumône aux religieux bouddhistes. Leur genre de vie étant moins rigoureux, ils ne peuvent devenir *arhats*; mais il leur est donné, s'ils vivent honnêtement et surtout s'ils font l'aumône aux religieux, de parvenir finalement au *nirvâna*, après un certain nombre d'existences.

Le bouddhisme populaire.

57. La doctrine de Bouddha était moins une religion qu'un système de morale ascétique, dont la pratique avait pour but l'anéantissement de la personnalité. Une pareille doctrine ne pouvait convenir au peuple, qui a besoin de croire à la divinité et à la vie future. Aussi le bouddhisme se transforma-t-il rapidement dans les masses en un culte polythéiste et idolâtrique, mêlé de magie.

58. Les bouddhistes d'abord sont polythéistes. S'ils ne reconnaissent pas un être suprême, ils rendent les honneurs divins non seulement à Çakia-Mouni, mais à une foule de bouddhas passés et futurs. A leurs yeux, Çakia-Mouni est un être surnaturel, exceptionnel, connaissant le passé, le présent, le futur, les plus secrètes pensées des hommes, doué d'un pouvoir souverain sur

la nature entière. Ses existences antérieures^a, comme sa dernière existence terrestre, sont pleines de merveilles. Quoique mort et dans le *nirvâna*, il ne cesse d'opérer des prodiges; il fait sortir du feu de son œil droit et de l'eau de son œil gauche; il crée des bouddhas magiques et converse avec eux. Sa cour est formée de toute une hiérarchie d'êtres surnaturels, anciens dieux du panthéon indien, formes multiples de Brahma, anges bons ou mauvais, tous disciples de Bouddha, qu'il est permis d'honorer et d'invoquer à cause de leur puissance naturelle. — Avant Çakia-Mouni, il y a eu d'autres bouddhas, dont les aventures sont connues et dont les reliques sont conservées dans certains sanctuaires; ils se sont succédé dans le monde à des intervalles de deux ou trois mille ans. — Après Çakia, d'autres bouddhas viendront. Ces bouddhas futurs, ou *bodisatwas*, n'étant pas encore dans le *nirvâna*, peuvent être invoqués. C'est à eux que s'adressent les prières. C'est l'un d'eux qui est adoré dans le Thibet, et qui passe pour s'incarner successivement dans la personne des différents grands lamas. Celui qui doit paraître le premier est *Maytreia*; il descendra cinq mille ans après le *nirvâna* du Bouddha actuel.

59. De polythéiste, le culte bouddhique est devenu promptement idolâtrique et magique.

Çakia-Mouni, le Bouddha actuel, et *Maytreia*, le Bouddha futur, ont leurs temples, leurs statues et leurs images, auxquelles on attribue une puissance efficace pour faire du bien, soit dans cette vie, soit dans la vie future, à ceux qui les honorent. Les formules magiques remplissent les livres bouddhiques, et beaucoup croient que celui qui saurait bien employer ces formules pourrait créer un monde semblable au nôtre et serait un dieu.

La conception de *nirvâna* ne subsiste plus que chez les ascètes, elle est remplacée dans le peuple par l'idée de ciels superposés, dans lesquels on peut vivre pendant de longs siècles, et jouir de plaisirs, quelquefois spirituels, quelquefois purement sensuels; on arrive dans ces ciels principalement en faisant des aumônes aux religieux bouddhistes. — Au Thibet et en Chine, les bouddhistes croient à un paradis de l'ouest, où règne le bouddha *Amitaba*, dont le fils *Kwayniu* est un Bouddha futur, qui s'incarne dès à présent pour servir les hommes; on voit là une idée empruntée au christianisme.

^a On en connaît cinq cent cinquante : il fut ascète, brahmane, mendiant, lion, perroquet, marchand, roi, ermite, etc.

Appréciation du bouddhisme.

60. Le fondateur du bouddhisme ne s'est point donné comme un dieu, ni comme l'envoyé d'un dieu; il n'a pas reçu sa mission d'en haut; il se l'est arrogée lui-même: tout ce qu'il est, il l'est par lui-même, par ses mérites acquis dans des existences antérieures; sa sagesse est le fruit de ses propres efforts. On ne saurait pousser plus loin l'orgueil.

Ce qui est raconté de la vie merveilleuse de Bouddha, de sa puissance surnaturelle, ne repose sur aucun fondement; on ne doit y voir que le produit de l'imagination ou de la fraude. Il n'y a donc dans le bouddhisme aucun signe de révélation divine.

61. Quant à la doctrine, elle est, au point de vue métaphysique, complètement irrationnelle et absurde. Voyant tout en noir, ne considérant de la vie que le côté douloureux, Çakia-Mouni n'est préoccupé que d'une chose, trouver le moyen d'échapper à l'existence; le bien, le bonheur suprême, c'est l'extinction totale de la vie. Mais quelle raison y a-t-il de craindre la transmigration si l'âme humaine n'existe pas, s'il n'y a pas un juge souverain pour punir l'homme de ses fautes? Or, dans la philosophie de Çakia, il n'est pas question de Dieu; tout se réduit à une masse éternelle de matière. Puis quel rapport y a-t-il entre l'abnégation et le *nirvâna*? S'il y a en nous, comme on le suppose, un principe de vie capable de survivre au corps, comment ce principe peut-il être détruit ou réduit à une sorte de léthargie par une vie consacrée aux exercices de l'ascétisme? Tout cela est incohérent et illogique.

62. Pour le peuple, le bouddhisme a eu pour résultat d'établir un polythéisme absolu. Tandis qu'ailleurs le polythéisme n'exclut point, et même reconnaît un Dieu suprême, le bouddhisme est absolument polythéiste, l'unité divine n'existe pas pour lui. De là, l'idolâtrie la plus grossière. La prière est devenue une formule vide de sens. Pour s'épargner la peine de réciter la même série de paroles, on se sert de machines à prières qu'on tourne ou qu'on fait tourner par le vent, par l'eau. Les formules magiques sont d'un fréquent usage. La principale fonction des bonzes est celle de jongleur et de prestidigitateur.

63. Enfin, le bouddhisme est sans action sociale: il n'a point fait disparaître la polygamie, le divorce, la polyandrie même, qui existe dans certaines contrées. Bien qu'il prêche l'amour des hommes, il n'a produit ni hôpitaux, ni orphelinats, ni asiles pour

les abandonnés. Les rationalistes qui l'ont sérieusement étudié professent que le christianisme lui est infiniment supérieur^a.

64. Le grand nombre de ses adhérents (cinq cents millions suivant quelques-uns) ne peut être invoqué en sa faveur. Il n'y a pas parmi eux unité de doctrine. On distingue les bouddhistes du nord et les bouddhistes du sud, et, dans ces deux catégories, des sectes innombrables. Quand on dit que les Chinois sont bouddhistes, cela signifie que Bouddha est un des objets de leur culte; mais si on demandait à un Chinois quelle est sa religion, il ne répondrait pas : « Je suis bouddhiste. »

6. Le mahométisme.

La religion des Arabes avant Mahomet.

65. Avant la prédication de Mahomet (571-632), les Arabes, ses compatriotes, tout en croyant à un Dieu unique et supérieur, appelé Allah-Taâla, adressaient leurs prières et leurs offrandes à une foule de génies, bons ou mauvais, qu'ils supposaient peupler le monde. Le centre de leur culte était à La Mecque, dans le temple célèbre de la Kaaba.

À l'époque cependant où parut Mahomet, les idoles commençaient à être méprisées du peuple, et les gens instruits tendaient vers le monothéisme, que professaient parmi eux les Juifs et les chrétiens nestoriens. Les circonstances étaient favorables, sous ce rapport, à la création d'une religion nouvelle, ennemie de l'idolâtrie.

Mahomet.

66. Né de parents pauvres et orphelin de bonne heure, Mahomet paraît avoir eu une enfance triste et solitaire. Il dut d'abord, pour vivre, garder les chèvres et les moutons du public. À vingt-cinq ans, après un voyage commercial pour le compte d'une riche veuve, nommée Kadidja, il l'épousa et exerça la profession

^a « C'est un spiritualisme sans âme, une morale sans liberté, une vertu sans devoir, une charité sans amour, un monde sans nature et sans Dieu. Le seul service qu'il puisse nous rendre par son contraste, c'est de nous apprendre tout ce qu'il en a coûté à l'humanité de ne pas croire ce que nous croyons... On peut se demander, avec une trop juste anxiété, si les nations qu'il a perdues pourront jamais trouver ou même accepter un remède aux maux qu'il leur fera longtemps encore. » (BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, *le Bouddha et sa religion*.)

de marchand jusqu'à l'âge de quarante ans. À partir de ce moment, il commença à être saisi de préoccupations religieuses; il se fit instruire des récits bibliques par les Juifs et les chrétiens qui habitaient La Mecque, et se livra dans la solitude à de longues méditations.

Il avait, dit le docteur Sprenger, une forte hystérie musculaire qui lui occasionnait des crises terribles, des hallucinations aussi vives que nombreuses : « Enthousiasme ardent, joint à des ruses vulgaires; dévouement absolu à un but supérieur, allié à un égoïsme étroit; condescendance, dépendance même à l'égard d'autrui, mêlée de timidité et d'astuce; attachement et trahison : tels sont quelques-uns des symptômes psychiques et contradictoires de la maladie dont souffrit Mahomet¹. »

67. Dès qu'il eut mûri son dessein, il déclara avoir reçu une mission d'Allah pour détruire les idoles. L'ange Gabriel lui apportait du ciel les paroles qu'il devait communiquer aux hommes. Ce sont ces paroles recueillies pieusement par ses disciples, et conservées soit par la mémoire, soit par écrit, qui forment le *Coran*, livre sacré des musulmans.

Mahomet prêcha d'abord sa doctrine à La Mecque; mais il ne s'y fit qu'un petit nombre de disciples, et subit des contradictions et une sorte de persécution, qui l'obligèrent à s'enfuir et à se retirer à Médine, où il avait un plus grand nombre de partisans. Cette fuite est l'*Hégire*; c'est de l'année où elle s'accomplit (622) que date l'ère musulmane.

Reçu comme un prophète et comme un roi à Médine, ville rivale et ennemie de La Mecque, Mahomet y construisit la première mosquée et entreprit aussitôt la guerre sainte. Au bout de dix ans, il s'empara de La Mecque, détruisit les idoles de la Kaaba, et bientôt soumit l'Arabie presque entière à son autorité spirituelle et temporelle.

Après cette conquête, il envoya des ambassadeurs à l'empereur de Constantinople, au gouverneur de l'Égypte et au roi de Perse pour les sommer d'obéir à l'apôtre de Dieu, et enfin, avant de mourir, il ordonna la première expédition contre la Syrie.

La propagation de la religion nouvelle devait se faire par la force des armes. Les successeurs de Mahomet, suivis d'innombrables soldats, l'imposèrent, grâce au cimetière, à une foule de peuples en Afrique, en Europe et en Asie.

¹ Cité par HETTINGER, *Théologie fondamentale*, p. 589.